

NOBLE VICTOIRE

Un immense *Vive Bourassa!* a jailli de toutes les poitrines canadiennes, jeudi soir, le 29 octobre, à la nouvelle de l'éclatante victoire de M. Bourassa dans Labelle. Nos humbles souhaits se sont réalisés. Le contraire nous aurait grandement surpris. Les électeurs de Labelle connaissaient leur ancien député et ils ont montré la même intelligence des jours d'autrefois en l'élisant par la belle majorité de 2,124 voix. Ils n'ont pas voulu donner la chance à un autre comté de l'accaparer au cas d'une défaite. Honneur à ces intelligents électeurs!

La lutte a été ardente — et hélas! violente parfois — dans tous les camps, mais les vrais Canadiens qui ne veulent d'autre patrie que leur cher Canada avaient les yeux tournés vers Labelle. Aujourd'hui, plus que tous les autres électeurs, ils sont au comble de la joie.

O patriotes et intelligents électeurs de Labelle, combien de comtés envient votre bonheur, aujourd'hui! Nous nous réjouissons avec vous de cette belle victoire qui est aussi la nôtre. Avec vous tous, nous crions de toute la force de nos poumons:

Honneur à vous, Monsieur Henri Bourassa, député de Labelle!

Honneur à vous, pour qui le droit et la justice ne sont pas de vains mots!

Honneur à vous, le défenseur de notre race!

Honneur à vous, qui saurez défendre les minorités opprimées!

Honneur à vous, qui saurez dépeupler toutes vos forces pour écraser la pieuvre de l'impérialisme!

Honneur à vous, qui prêcherez une politique nationale "sans mensonge, sans hypocrisie, sans faux-fuyant, sans flatterie et sans injustice!"

Honneur à vous, "le plus fidèle, le plus vigilant, le plus vigoureux interprète de la véritable pensée canadienne qui a inspiré le pacte de la Confédération!"

Honneur à vous, "adversaire déclaré des intrigues et de la corruption!"

Honneur à vous, de qui on a pu dire: "C'est un esclave, mais un esclave de sa conscience, de son pays, de sa foi!"

Honneur à vous, enfin, Monsieur Henri Bourassa, notre idole!

Puisse Dieu vous accorder encore un grand nombre d'années pour la gloire de notre race et pour le bien de notre chère patrie, le Canada!

Vive Monsieur Henri Bourassa, l'honnête député de Labelle, le plus grand des Canadiens!

Lino LENOIR

Charmante visiteuse

Mlle Beauchemin, ancienne secrétaire au *Devoir*, à Vincentville, est venue visiter l'hôtellerie de notre grand confrère. Rien de plus naturel que M. Héroux servît de cicerone à sa tante pour la circonstance. Lors de son passage dans Typoville, nous avons été heureux de dire quelques mots à Mlle Beauchemin. Sachant qu'elle était allée, durant la Grande Guerre, occuper un poste au Secrétariat des Affaires étrangères, à Washington, nous lui avons demandé si elle en revenait. "Loin de là, dit-elle, j'arrive des montagnes Rocheuses, dans l'intérêt de ma santé."

Ce climat lui a été réellement favorable, car nous avons trouvé Mlle Beauchemin aussi bien portante que lors de son départ du *Devoir*.

Revenez, Mademoiselle, voir les anciennes et les anciens, cela fait rajeunir. Pour avoir repris contact avec ses anciens électeurs de Label-



MONSIEUR HENRI BOURASSA
Directeur du Devoir et député de Labelle

le, M. Bourassa a rajeuni de quinze ans, au dire de votre neveu.

L. L.

ELECTIONS D'AUTREFOIS

Autrefois l'esprit de parti était tenace; on avait la même couleur politique de père en fils. Celui qui votait contre son père se voyait refuser l'entrée de la maison paternelle. Le péché était grand, et comme l'a dit le poète, la mer y aurait passé sans laver la souillure. Quelquefois on s'étonnait qu'un tel, ayant voté rouge, ait pu faire ses Pâques.

Chez nous, dans de vieilles paroisses, le fanatisme politique était poussé à l'extrême; il est vrai que l'ignorance des grandes questions était égal au fanatisme. Tel rang était bleu, tel autre était rouge; celui-ci ne fraternisait pas avec celui-là. On mêlait la politique aux affaires de paroisse; tel, voulant mourir marguillier, ne le pouvait pas à cause de sa couleur, onques n'avait vu un "rouge" dans le banc d'oeuvres. Tel autre qui voulait bénéficier d'un "bis" ne le pouvait pas, étant seul libéral dans un rang bleu, etc.

Non loin de la maison il y avait une boutique de forge qui servait de lieu de réunion politique. On se blottissait, nous les en-

fants, près du grand soufflet de cuir tout troué et rapiécé. Vingt fois dans la veillée, on nous criait: "Il est assez tard les enfants, allez vous coucher". Naturellement, on ne bougeait pas. Il y avait pour nous un charme à entendre parler de Laurier et des grands hommes morts, dont on évoquait le souvenir.

En 1911, j'avais 14 ans. M. Bourassa était venu chez nous exposer son programme nationaliste. Je l'écoutais parler de marine pendant que la foule qui s'était réunie pour l'entendre avait de la difficulté à faire taire les fanatiques qui voyaient "rouge".

Quand la nouvelle de la défaite de M. Laurier nous arriva, j'avoue que les larmes affluèrent à mes yeux. J'étais rouge comme mon père et comme mon aïeul l'avait été. Pour moi c'était un article de foi; je plaignais ceux qui avaient le "malheur" d'être bleu. Ma philosophie était bornée. Quatorze ans, et j'avais déjà une idée tenace, fruit d'un enseignement qui n'était pas "nécessairement" vrai, et je croyais que c'était là un critère de vérité.

Plus tard j'ai réalisé l'insuffisance de la politique en général. J'ai remis bien au fond de moi-même l'esprit de parti.

GROS-LARD

CHANTONS LA GLOIRE DE BOURASSA

*Bourassa s'en va-l'au moulin (bis)
Pour séparer l'ivraie du grain (bis)
Et fustiger les ânes,
Ma p'tite Mamzell' Marianne,
Dénoncer les traitres de tous crins
Qui s'vendent au parlemain.*

II

*Titur Meighen qui l'voit venir (bis)
S'met à sacrer, à le maudir' (bis).
Quel malheur pour mes ânes,
Ma p'tite Mamzell' Marianne,
Si on les prive de picotin
Tous vont crever de faim.*

III

*Pendant que le scrutin marchait,
(bis)
Graham tout à l'entour rôdait (bis),
Graham, c'est un vieil âne,
Ma p'tite Mamzell' Marianne,
Qui voulant jouer au Chamberlain
A perdu son latin.*

IV

*Lord Atholstan s'mit à pleurer (bis)
Tous les écus qu'il a donnés (bis)
Pour acheter des ânes,
Ma p'tite Mamzell' Marianne,
C'est bon pour lui, le vieux faquin,
Au diabl' sa bel' argin.*

V

*C'est aujourd'hui la Saint-Michel,
(bis)
Jour de victoire dans Label' (bis).
Chantons de toute notre âme,
Ma p'tite Mamzell' Marianne,
D'un bout à l'autre du Canada
La gloir' de Bourassa.*

Nap. TELLIER

Sur la Passerelle

Labelle! Labelle! Labelle!

* *

Bourassa! Bourassa! Bourassa!

* *

B O U R A S S A !

BOURASSA!

Hip! hip! hurra!

Hip! hip! hurra!

Hip! hip! hurra!

* *

Trois hourras pour les électeurs patriotes de Labelle!

Hip! hip! hurra!

Hip! hip! hurra!

Hip! hip! hurra!

* *

2,124!

* *

Quel est celui qui aura l'audace de se présenter contre M. Bourassa, à la prochaine élection?

* *

Les candidats Laurier n'ont pas été aussi chanceux. Ils ont perdu leur dépôt.

* *

Les marchands de Saint-Jacques et de Sainte-Marie ont fait de belles recettes à vendre des mouchoirs.

* *

Ces marchands ont crié après cette aubaine: Vive la protection!

* *

L'ami Biron répond au téléphone. —Avez-vous reçu des nouvelles de Labelle?

—Oui, Monsieur; M. Bourassa est élu par une forte majorité.

—Hourra! Que le diable emporte tous les autres!

* *

Compères Emile Marcoux et Lafontaine, faites attention à la viande des *Paris-Pâtés* qu'on vous sert. Il y a eu bien des veaux — et quels veaux! — aux dernières élections.

* *

Cordial merci à M. Nap. Tellier qui a daigné nous honorer de sa collaboration pour le présent numéro.

LE GARDIEN

Du Devoir du 27 octobre:

L'actualité

Labelle

Quand un groupe d'électeurs de Labelle est venu offrir la candidature à M. Bourassa, les chefs de la délégation avaient représenté à celui-ci que la campagne électorale se résumerait à quelques assemblées, une dans le haut du comté, une dans le bas et peut-être une troisième, les derniers jours, pour raffermir les bonnes volontés. Ils disaient vrai et strictement une assemblée comme celle de Mont-Laurier, au début, et comme celle de Papineauville, le jour de la mise en nomination, auraient pu suffire pour renseigner tous les électeurs sur la politique de M. Bourassa et assurer son élection.

Mais nos gens aiment les discours et M. Bourassa a la réputation d'être un orateur éloquent. Ses adversaires même l'admettent. Toutes les paroisses l'ont réclamé; et pour ne refuser aucune invitation il aurait fallu tenir une assemblée dans chacun des rangs de chacun des cantons et de chacune des paroisses du comté. Si bien qu'en moins d'un mois, le candidat indépendant a tenu plus de vingt assemblées et prononcé une trentaine de discours, parlant souvent deux fois au même endroit, en français et en anglais.

* * *

Un candidat qui accepte d'avancer de conformer sa conduite pendant tout le terme de son mandat à la dictée d'un chef de parti, a tôt fait d'exposer son programme. En dix minutes, c'est fait. Il est même possible de faire plus vite pour peu qu'un partisan sache tasser ses idées comme il sait comprimer ses opinions et ses convictions, si tant est qu'il ait des unes ou des autres. Un petit discours bref, précis, concis à point, ne comportant que juste ce qu'il faut, pas plus, pas moins: la lecture par exemple de l'indispensable dépêche du chef où celui-ci affirme qu'un tel a bel et bien et dûment été choisi comme jéton de présence, bleu ou rouge, aux assemblées du Parlement. Le tout précédé d'un exode adulateur aux "chers et intelligents électeurs" et suivi d'une péroraison farouche sur la nécessité de l'esprit de parti.

Un partisan qui aurait de l'imagination, du doigt et qui se sentirait capable d'atteindre aux sommets de la grande éloquence, ajouterait sûrement une note pittoresque à son discours, en suggérant par exemple de mettre le pays sous la loi Lacombe pour liquider la dette nationale. En ce cas, le candidat partisan le serait déjà moins, car il ferait preuve d'une certaine indépendance d'esprit; et par ailleurs, il devrait faire valoir une certaine expérience en ces sortes d'opérations de haute finance.

* * *

Pour un candidat, conscient du rôle qu'il aura à jouer et qui d'avance ne s'en remet pas aveuglément à un chef, si estimable soit-il, pour décider de son vote, il faut plus de dix minutes pour s'expliquer avec ses électeurs, leur dire quelle attitude il entend prendre sur telle et telle question d'intérêt national, dans l'ordre politique, social et économique. M. Bourassa a rarement parlé moins d'une heure à chacune de ses assemblées, et quand il se trouvait dans l'auditoire quelques électeurs de langue anglaise, la tâche était double. Les électeurs de Labelle comprendront que dans ces conditions il est impossible qu'un candidat puisse aller partout où on l'invite et qu'il doit nécessairement s'en remettre à des amis pour exposer sa cause en quelques endroits. D'ailleurs dans la présente campagne, M. Bourassa a parlé dans toutes les parties du comté et tous les électeurs ont eu l'occasion d'aller l'entendre sans se déplacer.

* * *

La physionomie des assemblées politiques à la campagne est bien différente de celle des assemblées dans les comtés urbains. Ici la foule est facilement agitée, tumultueuse; elle ne demande qu'à manifester

pour ou contre les orateurs sous la pression d'une clique. Le scepticisme politique fait qu'un grand nombre d'électeurs citadins vont aux assemblées politiques comme ils iraient à une représentation théâtrale. Le fait est que pendant une période électorale la recette des théâtres et des cinémas, dans les villes, doit sensiblement baisser.

A la campagne, les gens vont aux assemblées pour écouter et pour se renseigner. Les assemblées ont généralement lieu le jour, dans l'avant-midi et dans l'après-midi. Ce qui frappe un citadin qui pour la première fois est témoin d'une tournée électorale à la campagne c'est la placidité, la grande sérénité des auditoires. Les gens sont réservés, écoutent, opinent de la tête et n'applaudissent que par conviction. Leur enthousiasme est réservé mais quand il se manifeste on le sent sincère, ce n'est pas simplement l'effet de l'émotion d'un moment.

Même dans le lointain comté de Labelle, il arrive qu'un grand orateur réunisse dans un centre plus populeux de grands auditoires. Ce fut le cas à Mont-Laurier et à Papineauville, ce mois-ci. Le candidat rouge officiel prenait modestement sa part du succès, l'autre jour à Papineauville. Ne lui disputons pas cette fiche de consolation. Les deux grandes assemblées de M. Bourassa ne donnent cependant pas une idée des autres, petites assemblées locales, pour les gens d'une ou de quelques paroisses.

En quelques endroits, M. Bourassa a parlé devant des auditoires d'une centaine de personnes, électeurs et électrices; car les femmes viennent aux assemblées en aussi grand nombre que les hommes. A Val Barrette, par exemple, où il n'y avait pas de salle publique, la réunion s'est tenue au bord de la route. La galerie d'un magasin servait de tribune et au premier rang on avait fait disposer des chaises pour les grand-mères. Ailleurs c'est dans une salle d'école. Les femmes, tant bien que mal, en se recroquevillant, s'assoient sur les bancs trop bas des écoliers. Les hommes se tiennent debout tout autour de la salle et dans les allées. Tous sont en habit de travail et l'assemblée terminée ils iront reprendre la tâche interrompue. Les grosses bottes sont encore alourdies par la terre grasse des guérets d'automne. Au pupitre de la maîtresse, tout près du poêle à deux ponts où brûle une grosse buche, l'orateur parle à ses électeurs sur le ton de la conversation. On est comme en famille et dans le cas de M. Bourassa c'est particulièrement vrai. Ces gens qui l'entouraient, il les connaît pour la plupart. Il sait leurs noms et ceux de leurs parents. Il a vécu longtemps au milieu d'eux, partageant leurs peines et leurs misères. Aussi la sympathie n'était-elle pas longue à s'établir.

Après avoir applaudi poliment le discours d'introduction de M. le maire, les gens écoutent. On en voit qui de temps en temps hochent la tête comme pour donner leur assentiment à ce que dit l'orateur. Quelquefois, un auditeur veut être renseigné plus explicitement sur tel point. Il pose une question; ou s'il ne le fait pas tout de suite il attend après l'assemblée pour interroger. Ça n'est plus de la rhétorique électorale mais une conversation intime et amicale.

Pour se présenter ainsi devant des électeurs, il faut les connaître, cependant, et comprendre leurs sentiments.

Les gens de M. Jodoin ont voulu être dans toutes les paroisses de Labelle des partisans. — on est partisan ou on ne l'est pas — de l'éloquence fougueuse. L'un d'entre eux notamment, qui pérorait habituellement dans les cercles du syndicalisme international, a servi à ses auditeurs une des plus chères théories du socialisme, comptant sans doute sur son candidat pour faire adopter cette doctrine et hâter l'avènement de l'âge d'or. Si, disait-il, en substance tout le monde était forcé de travailler, les riches comme les pauvres, il suffirait, d'après une statistique qui a été faite, que chacun fournisse chaque

jour tant de minutes et tant de secondes de travail pour que le monde continue de marcher.

Des colons qui travaillent au défrichement quinze ou seize heures par jour, pendant trois cents jours de l'année, ont dû prendre fort au sérieux l'hypothèse socialiste! L'auditoire est resté placide.

* * *

Si les électeurs ruraux ne s'enflamment pas facilement, il arrive qu'ils se laissent empoigner. Si M. Jodoin eût été présent à l'assemblée de M. Bourassa au Nominique il se fût rendu compte de l'effet et de la valeur du verbe. Sur une simple interruption faite au début de son discours, l'orateur a improvisé une riposte foudroyante. Pas un mot de trop. Chaque mot porte et fait bondir la foule, l'entraîne. L'expression forte jaillit en même temps que la pensée. La riposte vient plus vite que la manifestation de la clique, et même que les applaudissements qui ne font plus que souligner la phrase oratoire.

E. B.

Du Devoir du 29 octobre:

L'actualité

Elle vote pour X

ACTE PREMIER

Un boudoir-fumoir attenant à la salle à manger. Il est huit heures. Le boudoir est doucement éclairé. A droite, sur le canapé bleu ouaté de coussins roses, dans une pose bandonnée et coquette, ELLE, vingt-deux ans, jolie et blonde. A gauche, dans un fauteuil, également bleu, machonnant nerveusement un cigare tandis qu'il dévore le contenu des journaux du soir, LUI, grand, brun, imberbe.

SCENE PREMIERE

ELLE—(Du fond du canapé bleu, un gros soupir ... puis) Chéri?

LUI—(Grognement sourd ... puis) Mon petit?

ELLE—N'est-ce pas qu'il est joli, le candidat X?

LUI—(Impatient, rapprochant de plus en plus de son visage la feuille qu'il lit) Oui... oui...

Un temps.
Un nouveau soupir du fond du canapé bleu. Puis...

ELLE—Chéri...?

LUI—(Grognement plus accentué que tout à l'heure) Eh bien, quoi encore?

ELLE (larmoyante déjà...)—Oh! comme tu dis ça!...

LUI—(La feuille s'abat avec un bruit sec) Mon petit, je t'ai déjà dit que, lorsque je lis mes journaux, le soir, je n'aime pas d'être dérangé (scandant les mots) pour aucune raison futile! Voyons... une heure seulement par jour ... ce n'est pas trop?

ELLE—(La voix tremblante de reproche, et sur le point de pleurer) Oh! "aucune raison futile" ... moi qui allais te dire des choses graves...

LUI (Repliant la feuille qu'il lisait, et d'un ton résigné)—Bon... je t'écoute. Voyons ces choses graves...

ELLE (triumphante) — N'est-ce pas qu'il est joli le candidat X?

LUI (ahuri et ne saisissant point le pourquoi de cette interrogation)—Joli? Joli? Qu'est-ce que ça te fait ça, ma chérie?

ELLE—Et bien, c'est le mien, tu sais...

LUI—Le tien???...

ELLE (d'un air final)—Oui, le mien. Je vote pour lui.

LUI (bondissant)—TU VOTES POUR LUI?...

ELLE (très calme)—Ben quoi?... Est-ce que je n'ai pas le droit de voter comme toi?

LUI (se reprenant)—Ecoute, mon petit, je ne nie pas que tu aies le droit de voter; mais ça ne me plaît pas que tu votes; voilà tout.

ELLE (agressive)—Et pourquoi, s'il le plaît?...

LUI (expliquant avec de grands gestes)—Pourquoi? Parce que tu ne

sais pas... tu ne sais pas... enfin! tu ignores totalement... tu ignores... tu ignores... (enflant la voix) tu ne sais pas! Voilà tout!!
ELLE (moqueuse)—Comme tu es clair!...

LUI (reprenant du calme, et respirant fortement)—Ecoute, chérie... Pourquoi voterai-je pour le candidat X?

ELLE (enthousiaste)—Quel chic type! Et ses yeux!!! Oh! les as-tu vus, ses yeux?

LUI (avec un désespoir comique, se prenant la tête à deux mains, et d'une voix mourante)—"Quel... chic... type... et... ses... yeux!!!"

ELLE (ignorant l'interruption, et tout à fait emballée)—Et ses gestes!!! Comme il est gracieux!!! Tu sais, quand il parle, il a un petit sourire moqueur au coin de la moustache dorée... une petite moustache agressive... un cœur de petite moustache!...

LUI (toujours avec désespoir)—"Un... cœur... de... petite... moustache..."

Un temps, puis, se redressant, il appelle:
LUI—Viens t'asseoir ici, mon petit.

ELLE (quittant à regret sa pose nonchalante, se lève et vient en traînant les pieds se placer devant lui)—Eh ben, quoi?

LUI (autoritaire)—Assieds-toi, là, près de moi... comme ça... Bon. Ecoute...

ELLE (d'un air résigné)—Vlan! Ça y est... un sermon...

LUI (ignorant l'interruption)—Tu sais, mon petit, la politique, c'est un quelque chose de très compliqué, de si compliqué, en somme, que moi-même, après avoir suivi de très près l'histoire politique du pays, j'en suis encore à balancer au sujet du vote qu'il me faudra donner, afin qu'il aille à l'homme le plus apte à bien remplir son devoir de justice envers ses électeurs, auprès du gouvernement. Et toi, mon petit, tu réglerais la question dans une seconde, votant pour les "grands gestes" de M. X, et annulant ainsi le vote de ton petit mari, vote qui lui coûte des heures d'hésitation, d'étude, de réflexion, etc., etc.? Mais, voyons, mon petit... raisonne un peu. Je ne veux pas t'empêcher de voter puisque "vote des femmes" il y a, mais laisse-toi guider par mes conseils; observe, réfléchis, lis les journaux... ou bien sois bien sage et vote comme ton petit mari, sans te creuser la tête de tous ces problèmes.

ELLE (narquoise...)—Ah! bien, ça y est!! J'attendais ça! "La femme doit voter comme son mari!"... Tous les maris chantent ça, mon cher, depuis le vote des femmes! Mais heureusement... (très digne...) que la femme est libre sur ce point-là! Et Lili, Arlette, Simone et moi, nous voterons comme nous voudrons, là! (Finale.) Et ce ne sera pas pour ton candidat, M. Zède, qui a des accordéons dans son pantalon et qui a des gestes de pantin, qui a fait mourir de rire Simone et Arlette! (Se levant brusquement, elle pirotette devant son mari ahuri et sort en lançant victorieusement:) Vivat pour le sourire de M. X!...

LUI (se prenant la tête avec désespoir, murmure deux ou trois fois:)—"Les accordéons... du pantalon... de M. Zède..."

Le rideau tombe.

MADELON R.

Pour notre province

M. C. L. Burton, vice-président et directeur général de la maison Simpson de Toronto, disait il y a quelques heures, devant un cercle d'hommes d'affaires de la capitale ontarienne: "De toutes les provinces du pays, celle de Québec est indubitablement aujourd'hui celle qui fait le plus de progrès. Nous devrions prendre le temps d'étudier davantage nos voisins canadiens-français. Ce sont eux, les Canadiens les plus Canadiens. Leurs jeunes hommes sont bien mieux préparés que les nôtres à la vie publique. Ils ont l'avantage de parler deux langues, et c'est un très grand avantage".

G. P.